

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°70 – août-septembre 2017

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE


ARTEN


En décembre 1799, Novalis est appelé aux salines d'Artern, une ville de Thuringe, à l'ouest de Bad Frankenhausen et à proximité de la fameuse montagne de Kyffhäuser, connue pour son exploitation du sel¹. Il se trouve alors en pleine rédaction de son *Henri d'Ofterdingen*, et fréquente, selon les mots d'Armel Guerne, « la bibliothèque de son ami, le capitaine de cavalerie von Funk » [Karl Wilhelm Ferdinand von Funk (1761-1828)]. La ville d'Artern qui a élevé un modeste monument en l'honneur du poète romantique allemand [cf. Lettre *Novalis*, n°72 propose désormais un circuit de découverte sur ses traces.

Georg Philipp Friedrich von Hardenberg, genannt

Novalis

Deutscher Schriftsteller der Frühromantik und Philosoph






Standort Artern
Artern liegt im Nordosten Thüringens im Herzen der Landschaft „Goldene Aue“ umgeben von „Kyffhäusergebirge“, „Schmücke“, „Hohe Schrecke“ und Landschaftsschutzgebiet „Unstrut-riasland“. Mit ihrem nördlichsten Bogen berührt die ca. 195 km lange Unstrut die Stadt, Brauchlum und regie Vereinsarbeit wird in Artern und seinem Ortsteil Schönfeld groß geschrieben. Zünftige Faschingsveranstaltungen, Kirkes, Brunnenfest mit Krönung der Salzprinzessin sind beliebt bei Jung und Alt. Der traditionelle Zwiebelmarkt im Oktober mit seinen vielfältigen Verkaufständen zieht zahlreiche Menschen in die Stadt. Adventsausstellung, Nikolausmarkt und Weihnachtskonzert beschließen das Jahr.


-Novalis, Heinrich von Ofterdingen S. 246/247-

Novalis




Georg Philipp Friedrich von Hardenberg, Porträt im Novalis-Museum Schloss Oberwiesenthal. Mit freundlicher Unterstützung der Carl-Neubert-Stiftung, Sparschatzwerkstatt gemeinsam mit der Schlosses Mansfeld-Südharz und der Stiftung „Alte Wege mit Novalis“

Friedrich von Hardenberg – Novalis – war einer der bedeutendsten Vertreter der deutschen Frühromantik. Er wurde am 2. Mai 1772 in Oberwiesenthal bei Hettstedt geboren. Sein Vater war Direktor der kursächsischen Salinen Artern, Kösen und Dürrenberg. Novalis besuchte die Schule in Eisleben, studierte Jura, Mathematik und Philosophie in Jena, Leipzig und Wittenberg. 1794 war er Aktuar in Tennstedt und begegnete in Grünungen Sophie von Kühn. 1796 beschäftigte er sich mit Salzbergwerkskunde und Chemie und wurde Akzessist in Weißenfels. 1797 bis 1799 studierte er Bergbau und Naturwissenschaften an der Bergakademie Freiberg. 1799 wurde er Salinenassessor und bewarb sich als Amtshauptmann im Kreis Thüringen für Heldrungen, Sachsenburg und Weißenfels. Nicht einmal 29jährig verstarb er am 25. März 1801 in Weißenfels. Er begegnete Schlegel, Schiller und Goethe. Als Mitglied der Direktion der sächsischen Salinen in Weißenfels, Jurist und Salinenpezialist betreute er besonders die Saline Artern.



Dieses Projekt wurde mit Mitteln des Regionalbudgets gefördert.



¹ Cf. le catalogue de l'exposition « LICHT DER ERDE SALZ DES



La région d'Artern.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LE ROMANTISME ALLEMAND

C'est dans ses *Fragments* que Novalis nous explique la philosophie de ses romans, ses idées sur le monde et sur l'essence de l'art. – Il y parle en vrai disciple de Schelling et il pousse à l'absurde les analogies entre la matière et l'esprit qu'avait mises à la mode la *Philosophie de la nature*. On n'imagine pas la quantité de choses hétérogènes que Novalis rapproche et fond les unes dans les autres ; il vaut la peine, ne serait-ce que pour se déridier un peu au sortir de la nuit des tombeaux où se complait la pensée du poète, de feuilleter ces *Fragments* où les identifications les plus inattendues et les rapprochements les plus burlesques sont présentés avec cette candeur et cette gravité inimitables de certains philosophes allemands.

Ainsi on apprend avec étonnement que « les mots abstraits sont des espèces de gaz dans la famille des mots ; » et que : « les plantes sont les jeunes filles et les animaux les garçons de la création. »

Savait-on encore que « l'eau est de la flamme mouillée ? » et que : « toute maladie est un problème musical ? » On lit ailleurs que : « parler, c'est féconder, écouter c'est... » le contraire. Quelles piquantes révélations attendaient le lecteur si Novalis eût traité dans un chapitre spécial ce qu'il n'a fait malheureusement qu'indiquer dans cet aphorisme plein d'originalité ; « tolérance et cosmopolitisme des fleurs. » Comme on est fier d'apprendre que « l'homme est un soleil et ses sens, des planètes ! » Novalis se demande avec le plus grand sérieux si on ne devrait pas essayer de « guérir des maladies par d'autres maladies. » Heureusement pour l'humanité Novalis n'était que minéralogiste, il n'eut jamais à résoudre de « problème musical » sur un malade².

Comme on comprend après avoir lu de telles sottises, l'indignation de Hegel contre les romantiques qu'il accusait dans son style familier, d'écrire des œuvres qui n'étaient ni de la poésie, ni de la philosophie, « ni chair, ni poisson. » Toutes vos analogies, leur disait-il encore dans « l'Introduction à la *Phénoménologie*, » sont le fait de votre ignorance. Vous marchez dans la nuit, il n'est pas étonnant que vous trouviez que toutes les vaches sont noires. Vous faites passer, comme un prestidigitateur une chose dans l'autre, et dans toute votre philosophie de la nature il n'y a qu'un procédé bien simple et bien commode, il n'y a qu'une ficelle (Pfiff), c'est l'escamotage.

V

Ce qui porta malheur à l'école romantique, à cette école de brouillons qui mêlèrent tous les genres et confondirent les objets les plus disparates, ce fut d'oublier qu'avant eux un écrivain du nom de Lessing avait écrit un livre immortel, *Laocoon*, pour rappeler à ceux qui faisaient semblant de l'ignorer, aux préromantiques qui voyaient déjà dans l'architecture « une poésie gelée, » que les arts sont séparés les uns des autres par des frontières naturelles et que les poètes qui veulent franchir ces frontières et empiéter sur un art voisin, ne font jamais que de la poésie de contrebande, comme est la poésie musicale des romantiques. Et sans remonter jusqu'à

² On retrouve ces analogies saugrenues [*sic*] dans Henri d'Ofterdingen. « Les fleurs, dit le poète, sont les yeux dans un paysage. » Ailleurs, voulant montrer les affinités qu'il y a entre la musique et la poésie, Novalis dit que la « bouche est une oreille qui se remue et qui répond. »

Lessing, les romantiques auraient dû se souvenir que le plus illustre de leurs contemporains, dans ce *Wilhelm Meister* qu'ils prétendaient compléter, s'inspirait sans cesse de la réalité et souvent de la réalité la plus bourgeoise, et que, lors même que Goethe avait eu le tort dans ses tragédies antiques de se tenir trop au-dessus de la réalité et de la vie, il donnait du moins à tous ses personnages des figures distinctes et presque sculpturales. Mais bien loin de s'inspirer, comme Goethe, de la sculpture grecque, les romantiques aimaient mieux contempler les peintures naïves de ces vieux maîtres du moyen âge qui, faute de perspective, mettaient tout sur le même plan, faisaient des arbres plus grands que des églises et plaçaient dans un même endroit des animaux ou des personnes qui ne s'étaient jamais vus que dans leurs tableaux³. De même on n'imagine pas tout ce que Novalis sait faire entrer dans un paysage romantique. Il trouvait que *Wilhelm Meister* était « anti-poétique au suprême degré », et c'est pour montrer ce qu'aurait dû faire Goethe s'il eût été moins « pratique » et moins réaliste qu'il avait écrit *Henri d'Ofterdingen* : il est certain en effet que Goethe n'a jamais décrit ni rêvé des paysages aussi merveilleux que celui-ci. « Arrivés sur une hauteur, ils virent un pays vraiment *romantique* : il était rempli de villes et de châteaux forts, de temples et de tombeaux, et il joignait à l'attrait puissant des plaines habitées la séduisante horreur des solitudes et des rochers abrupts. Les plus belles couleurs s'y mêlaient le plus heureusement du monde. Les pointes des montagnes brillaient comme des feux aériens avec leurs manteaux de neige et de glace. La plaine riait dans son frais gazon. L'horizon se parait de toutes les nuances du bleu et de la sombre mer sortaient et flottaient au vent les mille banderoles de flottes sans nombre. Là on voyait un naufrage dans le fond, et plus en avant c'était un gai repas champêtre de villageois ; ici, la superbe et terrifiante explosion d'un volcan, les ravages d'un tremblement de terre ; tout à fait sur le devant de la scène un couple amoureux à l'ombre d'un arbre et se faisant les plus douces caresses. Dans un coin du tableau c'était une bataille et au-dessous un théâtre plein de masques les plus divertissants. De l'autre côté le cadavre d'une jeune fille sur une bière que suivait un amant inconsolable, les parents pleuraient à côté de lui ; tout derrière une tendre mère pressait un enfant sur son sein, des anges étaient assis à ses pieds ou la regardaient à travers les branches d'un arbre... »

Le lecteur se demande sans doute où donc Novalis avait pu voir un paysage si varié : dans son *Gemüth*, dans sa fantaisie

³ [Une réflexion de cet ordre montre les limites de la critique de notre auteur, surtout s'agissant de Novalis.]

poétique et sentimentale qui lui offrait sans cesse les plus agréables passe-temps en lui représentant un monde autrement riche et romantique que le monde des sens.

Heureux homme, qui avait à sa disposition une si amusante lanterne magique dans laquelle il pouvait, dès qu'il voulait, embrasser d'un regard toutes les beautés de la nature entière. Se souvient-on de ce poète extraordinaire qu'Asmodée fait voir du haut de la tour de San-Salvador au licencié don Leandro ? il mettait la dernière main à une tragédie intitulé : le *Déluge universel*, dont l'action se passait dans l'arche de Noé. Voilà une tragédie que les romantiques ont oublié de faire ; ils auraient eu sous la main toutes les bêtes de la création et ils n'auraient pas manqué de leur faire parler un naïf et poétique langage. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver bien des arches de Noé dans leurs poèmes : seulement elles ont été faites à Nuremberg, la ville d'où ils ont tiré tous leurs jouets romantiques. Que de fois, en effet, en parcourant certaines œuvres plus que naïves de ces innocents poètes, il nous a semblé voir des enfants s'amusant à construire sur une table de jolis petits paysages avec des arbres peints, une lune en carton et de petites bêtes en bois ; précisément dans les lignes qui précèdent la citation de Novalis faite plus haut, on entre dans un jardin tout plein de magnifiques châteaux au pied desquels on voit défiler des « troupeaux de petits moutons avec des toisons tantôt blanches comme neige, tantôt dorées et tantôt rose tendre ; » un petit bois est peuplé « des animaux les plus merveilleux, » et plus loin on voit courir « les plus singulières voitures. » Lorsque Schiller avait dit que la poésie était un jeu, il n'entendait pas par là qu'elle devait être un jeu d'enfants. Dans sa fameuse lettre à Goethe sur les conditions du grand art, ce même Schiller semblait avoir prévu, longtemps avant qu'il y eût une école romantique, tous ces enfantillages auxquels s'amuserait un jour cette école sous prétexte de faire de l'art pour l'art, de l'art purement subjectif. Malheur à ceux, disait Schiller, qui quittent le terrain de la réalité sensible s'ils ont « un esprit faible. » L'épithète est dure ; elle convient à l'esprit romantique.

Une vieille chambrière, raconte Heine dans son livre sur l'Allemagne, remarqua un jour que sa maîtresse possédait un élixir merveilleux qui rendait la jeunesse. En l'absence de sa maîtresse elle s'empara de la fiole ; mais au lieu d'en prendre quelques gouttes, elle but à si longs traits, que, grâce à la merveilleuse efficacité du breuvage, elle revint, non pas seulement à la jeunesse, mais à la plus tendre enfance.

Si encore les romantiques étaient de vrais enfants ! Mais la littérature allemande, qui d'ailleurs n'a jamais eu de véritable jeunesse, étant venue trop tard et après tant d'autres dans un monde

déjà vieux, ne pouvait pas, en plein XIX^e siècle, retrouver l'aimable simplicité des temps anciens, ni ressusciter l'enthousiasme religieux et la naïve candeur des poètes du moyen âge ; l'ère de la chevalerie était close depuis longtemps quand le noble baron de la Mothe-Fouqué évoqua sur sa lyre les vieux troubadours et les belles châtelaines ; aussi ne réussit-il à être, comme ses compagnons d'armes, les romantiques, qu'un Don Quichotte littéraire ; ses châtelaines ne sont guère, dit Heine, que des « poupées dont la chevelure dorée descend avec grâce sur leur visage de roses. »

N'est pas enfant qui veut : les prétendus enfantillages des romantiques ne sont le plus souvent que les puérilités niaises et les petites manières d'un pédant qui veut faire l'enfant, à moins qu'elles ne rappellent les grâces douteuses d'Atta-Trolt [Henri Heine, 1843] dansant la gavotte au clair de lune dans la vallée de Roncevaux au milieu de ses fils les oursons, qui le contemplent gravement le museau attentif et muet d'admiration.

Si on excepte quelques œuvres très courtes, qui méritaient d'échapper au naufrage, telles que la *Rose enchantée*, *Ondine*, de la Mothe-Fouqué, deux ou trois contes de Tieck et surtout le petit roman *d'Un Vaurien*, d'Eichendorff, tout le reste, et c'est là son plus grave défaut, manque de naïveté. Comme dans la *Philosophie de la nature* de Schelling, où tout est le produit de deux principes ou « pôles opposés, » c'était, dans le romantisme, la combinaison de deux choses contraires, la poésie et la réflexion, qui devait faire l'originalité de la nouvelle école ; mais ainsi qu'il arrive toujours dans ces mariages de raison que conclut trop souvent la poésie allemande, la réflexion intervint, non pour guider simplement la poésie et lui enseigner les règles éternelles du bon sens et du bon goût, mais pour lui souffler les maximes les plus pédantesques et les moins poétiques et pour lui rappeler, au moment même où elle faisait si bien de l'oublier, qu'elle avait fait sa philosophie avec Fichte et avec Schelling. De là des fantaisies légères écrites gravement en un style de plomb et inversement les principes littéraires les mieux établis et les idées morales les plus respectables tournées en ridicule par des fous de sens rassis qui sont trop raisonnables pour nous faire rire, et trop baroques pour nous faire penser ; ni le sérieux ordinaire du philosophe allemand, ni la franche gaieté du vrai gaulois ; je ne sais quoi d'insensé et d'ennuyeux à la fois, quelque chose comme un morne carnaval, conduit par des gens qui ne savent pas rire, sous le ciel brumeux et dans les froides rues de quelque ville allemande du Nord.

En résumé si on voulait marquer d'un mot la place qu'occupe le romantisme dans l'histoire des théories littéraires en Allemagne, on pourrait dire que Novalis et ses coreligionnaires ne firent que

répéter, en les aggravant, les fautes qu'on reproche d'ordinaire et aux écrivains de la « période d'assaut » et à ceux de l'époque classique allemande.

Ils furent, comme les *Stürmer*, ou écrivains de « la période d'assaut, » les exécuteurs testamentaires de Herder ; ils firent, comme eux, une guerre acharnée au grand ennemi de Herder, au rationalisme ; car, dit Guillaume Schlegel, « le rationalisme, qui n'a aucun égard pour le clair-obscur est le plus dangereux adversaire de la poésie. » Comme les *Stürmer* ils proclamèrent l'inutilité des règles, l'indépendance et la royauté du génie, se firent une morale et une poétique à leur taille, c'est-à-dire, ce qui n'était pas trop modeste, une morale et une poétique « géniales, » opposèrent enfin le moyen âge et ses peintres naïfs à l'antiquité classique et à la beauté sculpturale vantées jadis par Winckelmann et Lessing et, durant l'époque romantique, par le grand païen, Goethe. Mais tandis que les « jeunes fous de 1775, » ainsi que Goethe le disait un jour à Félix Mendelssohn, « étaient pleins de vie et d'activité... » et qu'ils sentaient en eux « l'ivresse d'un printemps où tout germait et bouillonnait à la fois, » les Romantiques renouvelant surtout les défauts de cette époque troublée, c'est-à-dire la tristesse et le dégoût de la vie qui succédèrent à cette folle ivresse, furent pour la plupart des mélancoliques et des malades, et de même que Werther, « trouvant leur monde en eux-mêmes, ils se mirent à choyer et dorloter leur tendre cœur, comme ces enfants malades dont on écoute tous les caprices. » Leurs fameuses rêveries en effet ne furent le plus souvent que des songes de cerveaux malades. C'est dans le même esprit qu'ils imitèrent, en exagérant ses fautes, Goethe classique et vieillissant. L'idéalisme de l'auteur *d'Iphigénie*, dégénéra chez eux en un « subjectivisme » absolu et absolument ridicule. Ce subjectivisme, qui les dispensait d'étudier le monde, puisqu'ils le portaient en eux-mêmes, les achemina tout naturellement vers la paresse, dont ils firent le noble privilège du génie, et la paresse fut la mère de la plupart des vices romantiques : « Comme nous voyons, dit Montaigne, des terres oisives foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles... Ainsi est-il des esprits : si on ne les occupe à certains sujets qui les brident et les contraignent, ils se jettent déréglés par ci par là, dans le vague champ des imaginations... » L'esprit alors « enfante des chimères et des monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos » ; c'est à la lettre l'histoire des romantiques ; aussi Heine a-t-il pu dire sans trop leur faire tort, que, si on veut se faire une juste idée des incroyables poètes dont s'honore l'école romantique, il faut aller à Charenton [*sic* !].

On comprendra maintenant pourquoi on a tort de comparer, comme on le fait trop souvent, le romantisme français au romantisme allemand, sous prétexte qu'ils ont célébré tous les deux le moyen âge et que Victor Hugo a écrit *Notre-Dame de Paris*. Mais qu'est-ce donc que Victor Hugo à côté d'un Tieck ou d'un Novalis ? un timoré et même, que l'auteur *d'Hernani* nous pardonne, un vrai classique. Nos jeunes cohortes romantiques, le soir de la bataille d'Hernani montrèrent certes une grande vaillance : elles n'auraient jamais eu le courage qu'il fallait avoir pour soutenir les théories de Schlegel et faire triompher les drames des romantiques allemands. C'est que, même quand nous nous mêlons de dire des folies en philosophie et en littérature, nous ne faisons jamais les choses aussi bien, ni aussi consciencieusement que nos voisins d'outre-Rhin. Nous avons beau dire du mal de Nicolas, que nous le voulions ou non, nous sommes toujours un peu les disciples de celui qui a dit que :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Guillaume Schlegel prétend dans son *Cours de littérature dramatique* que c'est « le bon ton » qui empêche le caractère français de comprendre « l'originalité bizarre » à laquelle s'abandonnent d'autres pays. Mais qui donc a inventé le bon ton dans la littérature française ? Ne serait-ce pas le bon sens lui-même, et aussi le bon goût, le sentiment du ridicule, toutes choses qu'ignoraient profondément les amis de Guillaume Schlegel. C'est ce vif sentiment du ridicule, par exemple, qui nous a empêchés jusqu'ici d'élaborer, comme ont fait les romantiques d'outre-Rhin, une théorie philosophico-littéraire de l'ironie : nous savons trop ce que sont l'ironie et le rire pour essayer jamais de les définir scientifiquement, du moins dans une œuvre littéraire. Nous aimons mieux sourire des théories divertissantes qu'édifient savamment dans certains pays les poètes-philosophes ; encore ici notre frivolité habituelle l'emporte et nous n'avons plus le sérieux nécessaire pour combattre ces graves théories, alors même qu'elles nous sont défavorables, comme celles que développe Schlegel dans son *Cours de littérature dramatique* : en le lisant, comme en lisant les poésies musicales et les rêveries scientifiques de ses amis, les Romantiques, nous rions tant que nous sommes désarmés.

La conclusion de cet article appartient à son auteur, elle est surtout révélatrice du regard que porte un certaine critique française sur le romantisme allemand en général. Elle est regrettable cependant eu égard à la pertinence de l'analyse dont il a fait preuve tout au long de son analyse. On sait que dans le même temps – l'article est de 1885 – les poètes symbolistes auront une

approche qui, heureusement, s'écartera du seul « bon sens » prôné par le professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers et qu'ils renouvelleront l'intérêt en France pour le romantisme allemand et, singulièrement, pour Novalis.

*

Poèmes de Novalis

Traduits de l'allemand

par **Jean RICCI** et **Fernand MARC**⁴

Fleurs

AU ROI

C'est plus qu'un royaume que te donna le ciel en te donnant Louise,
Mais toi, tu lui apportas plus que ta couronne – ton cœur !

LA ROSE DES ALPES

Lorsque, sur les cimes, se fixe une étincelle de vie divine,
Reine des monts, la rose des Alpes y fleurit aussi.

LE ROI

Seul, celui qui est déjà plus qu'un roi peut régner royalement ;
Sera roi aussi celui qui aime la plus parfaite.

LE PARADIS TERRESTRE

Où sont les amants, la terre revêt sa parure de fiancée,
Mais l'air du ciel a tôt fait de consumer le sacrilège.

LE TEMPS EST VENU

Resplendissant, voici le pont. L'ombre intense seule se
souvient du passé. Ici, en un calme éternel, le temple repose.
Des idoles de pierres et de métal, offrant encore les traces du
[despotisme,
gisent renversées, et nous ne distinguons plus là-bas qu'un couple
[d'amoureux.

A leurs enlacements, chacun reconnaît les anciens souverains,
reconnaît son guide et l'heureux temps d'autrefois.

LA FIN DE LA DISCORDE

Longtemps, subsista le doute que nul ne pouvait dissiper :
en ces heurts hostiles, maint beau cristal s'est brisé.

⁴ [Poète français (1900-1979).]

Unique, l'amour possède le talisman de paix éternelle :
où il paraît, la foule des êtres se confond.

TERRE !

Ce couple divin plane très haut sur les flots,
ainsi que la colombe et la branche d'olivier :
Comme eux il nous apporte l'espoir de revoir la terre.

LE GÉNIE MOURANT

Bienvenu sois-tu, mon aimé : maintenant pour l'ultime fois,
ma voix t'appelle : voici qu'approche le moment de partir.
Enfin, j'ai trouvé ce que je désirais :
d'eux-mêmes tombent les magiques liens qui m'emprisonnaient.

Cet être si beau, – la vois-tu, la reine ? –
brisant l'enchantement, me libère ; en vain, j'avais volé
longtemps autour des trônes, mais j'entends
sa voix qui m'annonce l'appel de ma vraie partie.

Déjà cette ardeur secrète – mon moi le plus intime –
brûle toujours plus fort au sein de mon enveloppe terrestre.
Sois donc le sacrificateur
et entonne l'hymne du retour.
Prends ces branches, couvres-en mon corps ;
tourné vers l'Orient, chante l'auguste cantique,
jusqu'au moment où, flamboyant, se lèvera le soleil
pour m'ouvrir les portes du monde qui me créa.

Alors le voile vaporeux qui m'enveloppait
doré, s'étendra sur les plaines ;
et celui qui le respire jurera avec enthousiasme
éternel amour à la belle souveraine.

Le poème

Vie divine en vêtements d'azur,
désirs muets sous une pâle clarté ;
dans le sable aux mille couleurs, furtive, elle trace
les magiques lettres de son nom,
sous de hautes et puissantes voutes,
à la seule lueur de la lampe,
depuis que, s'envolant, l'esprit l'a quitté,
repose ce qu'il y a de plus sacré au monde.

Tout bas, un manuscrit égaré
présage de meilleurs jours,
et nous voyons s'ouvrir tout grands
les yeux de l'antique légende.
Approchez-vous en silence de ces êtres graves assemblés,
attendez qu'ils agitent leurs ailes,
écoutez descendre de ce chœur
les prophéties gravées sur le marbre.
Vie fugitive, êtres de lumière
emplissent les vastes espaces vides de la nuit ;
– retardés seulement par des futilités,
des temps infinis se sont écoulés,
l'amour a apporté des coupes pleines ;
ainsi, dans les fleurs, perle l'esprit,
ces buveurs aux âmes d'enfant boivent sans cesse,
en attendant que le voile consacré se déchire.
Bien loin par les immenses étendues des royaumes
sont allées les vagues qui chatoient et mugissent.
Enfin, portées par des scarabées diaprés,
vint, sans escorte, la reine des fleurs ;
tels des nuages, de longs voiles descendaient
de son front éblouissant jusqu'à ses pieds.
– Et nous tombons à genoux pour la saluer !
Mais bientôt, nous sanglotons : elle s'est envolée !



Dans le parc, un historique des salines d'Artern, avec les biographies de Johann Gottfried Borlach, leur fondateur, et de Novalis.

VERS NOVALIS

« L'esprit, libre comme rien d'autre. »

Toute une série d'équivalences, parfois des plus inopinées, font miroiter sa libre lumière et s'entre-réfléchissent indéfiniment.

Libre = transcendantal = a priori = suprasensible = merveilleux = génial = poétique = moral = magique, etc.

« La question de Kant : des jugements synthétiques à priori sont-ils possibles ? se transpose en se spécifiant de fort diverses façons. Par exemple : la philosophie est-elle un art ? Existe-t-il un art d'inventer sans recours à un donné ? Peut-on créer des maladies comme on veut ? Peut-on concevoir des vers conformément à des règles et un délire conformément à des principes ? Le mouvement perpétuel est-il possible ? Un génie est-il possible, peut-on le définir ? Y a-t-il une quadrature du cercle ? La magie est-elle possible ? Peut-on démontrer Dieu, la liberté et l'immortalité ? Existe-t-il un calcul de l'infini ? etc., etc. » (III, 335).

Ce feu d'artifice rayonné d'un unique noyau central : l'esprit en liberté. Tout ce qui provient de l'esprit, quand il opère par sa seule ressource en l'absence de toute intervention extérieure, révèle sa transcendance, sa génialité, son inspiration poétique, sa magie. Au contraire, tout ce qui advient à l'esprit, à moins qu'il ne s'y reconnaisse lui-même, l'asservit. C'est le dénaturer que de le soumettre au double principe de la mécanique : toute modification suppose une cause extérieure ; la réaction est égale à l'action (II, 229). A cette mécanisation contre nature, opposez la liberté du mouvement perpétuel.

Le « rapport antithétique-synthétique » où chaque synthèse résout un conflit et en provoque un nouveau, cette flamme qui s'avive à se consumer, fait rêver. Novalis a une « Fantastique » qui continuerait la Logique de Fichte : Si nous avons une Fantastique comme nous avons une Logique, l'art de l'invention serait trouvé (II, 261). On sait que Fichte, après Kant, faisait reposer tout le mécanisme de l'esprit humain sur ce qu'il appelle l'imagination. Il n'entend pas par là la faculté de feindre des images neuves plus ou moins semblables aux images réelles, mais un art caché dans les profondeurs de l'esprit et dont le secret révélerait la démarche créatrice elle-même. Novalis après Fichte s'efforce après ce secret :

« De l'imagination créatrice, il faut déduire toutes les facultés et toutes les forces du monde intérieur, toutes les facultés et toutes les forces du monde extérieur. » Seulement, il entend fichtiser mieux que Fichte, qui s'en est tenu à l'idée d'un système de la pensée. Lui veut réaliser tout l'esprit et songe aux miracles des Mesmer et des Lavater. Fichte en est profondément transmué. Là où se réalise l'esprit en liberté, il y a magie, il y a miracle. Les définitions du miracle proposées par M. Le Roy n'auraient pas déplu à Novalis : « Un miracle est l'acte d'un esprit individuel agissant comme esprit à un degré plus haut que d'habitude, retrouvant en fait, et comme dans un éclair, sa puissance de droit. » « Un miracle est l'acte d'un esprit qui se retrouve plus complètement que d'habitude, qui reconquiert momentanément une partie de ses richesses et de ses ressources profondes. » C'est exactement là le problème qu'a prétendu résoudre Novalis : l'esprit peut-il s'atteindre au delà de son impuissance actuelle jusqu'à sa toute-puissance de droit et, une fois exalté en sa profondeur, faire jaillir des effervescentes sources magiques, sans aucune sollicitation extérieure, les idées qu'il lui plaît ? Oui, dès qu'il pénètre jusqu'à sa source première, la liberté génératrice antérieure à toute essence. L'esprit en liberté accomplit des miracles, l'homme peut devenir à tout instant un être suprasensible (II, 115), il propose et il dispose ; partout le merveilleux se substitue au divin, la volonté magique à la grâce.

Au merveilleux initient la prolifération illimitée des mathématiques et de la musique par leurs seules ressources, leur emprise sur le réel, preuve irréfutable de la sympathie et de l'identité qui existent entre la nature et nous, leur agilité cursive, les hiéroglyphes des figures, la cabale des nombres et l'algèbre des mélodies. Rien ne leur est donné que ce que leur donne l'esprit en les créant. L'hymne de Lautréamont aux mathématiques saintes et à leurs jouissances magiques, les Fragments l'esquissent un peu partout : La mathématique véritable est l'élément du mage... Dans la musique elle apparaît formellement comme une révélation, comme l'idéalisme créateur... Toute jouissance est musicale, donc mathématique... Tous les envoyés divins doivent être des mathématiciens... La mathématique pure est religion... A la mathématique on n'accède que par une théophanie. Les mathématiciens sont les seuls élus. Le mathématicien sait tout. Il pourrait tout, s'il voulait... Pas d'enthousiasme, pas de mathématique... Mathématiques mystiques, mathématiques musicales, etc. Toute ligne est un axe du monde... A ce dithyrambe, une sourdine : les mathématiques sont profanées par les applications pratiques. En Orient, la véritable mathématique est

chez elle. En Europe, on la cultive en vue de la seule technique... Leur merveilleux est de seconde zone... la mathématique ne concerne que le droit, que la nature et l'art juridiques, mais non point la nature et l'art magiques (II, 286).

Les agiles arabesques, les songes sonores de la musique témoignent d'un merveilleux plus pur, d'une liberté plus gratuite encore et plus virtuose. L'esprit s'y présente, comme dit dans son français hésitant Novalis, *en état de créateur absolu*... Ligne courbe, victoire de la liberté sur la règle (III, 113). Toutes les lignes courbes ne naissent que d'elles-mêmes, comme la vie ne naît que de la vie... Ce délire musical conforme aux principes de l'harmonie et de la mélodie, ce langage à N profondeurs expliquent qu'un musicien soit, comme un enchanteur, un artiste de la folie qui nous évague dans un monde en liberté... Nature musicale de la fièvre... L'esprit devient libre, exalté de façon indéterminée : il se trouve si bien et se sent en pays si connu, tellement chez lui : un laps de temps, le voilà dans son Orient natal. Tout, amour et bonté, avenir et passé, s'émeut en lui, espérance et nostalgie (II, 234).

En dépit des apparences, l'art du peintre est aussi indépendant du réel, aussi à priori que l'art du musicien. Le peintre peint avec les yeux, voir est ici absolument actif, efférent, centrifuge, activité imageante. Le musicien entend pareillement du dedans au dehors : son audition, comme la vision du peintre, est active. Au fond, le premier venu entend, voit et touche du dedans au dehors. Seulement, l'artiste a vivifié dans ses organes le germe de la vie autoplastique ; il en a fait des instruments à l'entière disposition de l'esprit. Le peintre qui a plein pouvoir sur l'œil et le musicien sur l'oreille se trouvent l'un et l'autre en état d'effluer par l'entremise de ces sens, en l'absence de toute sollicitation extérieure, les idées qu'il leur plaît, et de modifier à leur guise le monde réel. Au contraire, les mêmes organes des sens, chez le premier venu, ont besoin d'une sollicitation externe pour s'éveiller, ce qui soumet l'esprit aux lois de la mécanique (II, 227).

L'amour nous allège du réel – on est seul avec tout ce qu'on aime – et aussi le rêve, si agile d'être insoumis – on court mal en sabots. Les miracles quotidiens de l'amour et du rêve, mieux que les miracles, artificiels malgré tout, des mathématiques et de la musique, révèlent que les étoiles se lèvent en nous. Ils prouvent avec quelle aisance l'esprit en liberté peut pénétrer en n'importe quel objet et se muer instantanément en lui (II, 196). L'idéalisme créateur, le secret de la magie sont pris sur le vif... Tout enchantement ne se produit-il pas par une identification partielle de l'enchanteur avec l'objet enchanté, que je puis obliger à voir, à

croire, à sentir comme je veux ? (II, 201). Le monde en liberté sera rêve et amour... Notre vie n'est pas un rêve, mais elle devrait en être un, et peut-être en deviendra-t-elle un (II, 196) ; l'amour est le terme idéal de l'histoire universelle, l'Amen de l'univers (III, 102). – La philosophie commence avec le premier baiser (II, 186) ; elle finira quand la nuit et l'amour ne repousseront plus la lumière, quand le sommeil devenu éternel ne sera plus qu'un épuisable rêve (I, 303). – L'amour est le réel absolu (II, 285) ; sur ce réel chaque songe ouvre une échappée, fait son accroc au voile d'Isis (IV, 57). La vie légère et pure qui respire dans les rêves rayonne dans les champs déserts de la sainte, inexprimable et mystérieuse nuit. Nous voici claires étoiles... Le monde gît au-dessus de nous, sombré dans un gouffre : vide et solitaire demeure le lieu qu'il occupait. Plus céleste que ses étoiles scintillantes, la nuit ouvre en nous des yeux infinis. Notre cœur en liberté jouit de lui-même.

Mourir c'est approfondir son rêve, c'est rêver sans fin. Un instant, Novalis, après la mort de Sophie, a pu écrire : l'acte philosophique est le suicide ; là se trouve le début réel de toute philosophie ; là tendent les désirs du disciple philosophe, et seul cet acte répond à toutes les conditions, à toutes les caractéristiques d'une action indépendante (II, 178).

L'esprit en liberté est génie, est poésie.

Dès que nos organes se désappliquent du réel et cessent d'en être affectés pour devenir les instruments dociles de l'esprit, il y a inspiration géniale. Shakespeare a exprimé magnifiquement la génialité des passions, quand il fait dire à Macbeth : les yeux sont les fous du cœur. Le génie, en effet, c'est l'usage actif, efférent, de nos organes (II, 192-193, 202). Le peintre, le musicien, tout-puissants sur l'œil et l'oreille, par le moyen de ces organes, en toute liberté, représentent l'esprit (II, 192).

Tout homme ne peut être que génial... Sans génialité rien n'existerait, ni personne. Le génie est nécessaire à tout et à tous. Ce que l'on nomme d'habitude génie est génie à la seconde puissance, génie du génie, âme de l'âme (II, 140).

Chez la plupart le génie est plus ou moins refoulé, les préoccupations pratiques de la veille font obstacle à la manifestation spontanée et sincère de la liberté. Cette censure, le vulgaire profane n'y échappe que dans les rêves nocturnes, ou le jour quand l'amour rêve les yeux ouverts. Le reste du temps, les hommes vivent excentriques à eux-mêmes et viennent à bout de se désinfinir...

L'instinct c'est le génie au paradis, et l'enfance, son âge d'or... Le premier homme c'est le premier voyant spirituel. Tout lui apparaît sous forme d'esprit. Les enfants sont-ils autre chose que

des premiers hommes ? Le regard frais de l'enfant est plus immense que le pressentiment du plus indiscutable voyant (II, 310).

Le rêve c'est le paradis provisoirement retrouvé, l'homme ouvert à son démon, à son génie... La sieste du royaume spirituel est le monde des fleurs. Aux Indes, les hommes sommeillent encore, et leur rêve sacré est celui d'un jardin qu'entourent des lacs de lait... (II, 310).

... Rêver et ne pas rêver en même temps, cette synthèse est l'opération du génie, le rêve et la veille s'y renforcent réciproquement... (III, 246).

Le génie est le pouvoir de traiter les objets imaginés comme les objets réels (II, 115) et inversement, pourrait ajouter Novalis, les objets réels comme les objets imaginés.

Toutes les fois que l'esprit opère par ses seules ressources, du centre à la périphérie, il « génialise ». Le mathématicien, le musicien génialisent avec méthode. Mais leur génie est unilatéral et partiel. De spécialisé le génie doit devenir intégral. Produire ce qui lui plaît avec un organe approprié, voilà sa formule. Le génie, c'est l'appel à toute la liberté possible. Le génie est un don et une conquête : un idéal... L'homme entièrement conscient s'appelle le voyant... Il n'y a pas d'homme entièrement conscient, pas de génie intégral, sinon il serait Dieu. Devenir Dieu est le devoir de l'homme. La magie est-elle autre chose que l'art d'apprendre et d'éveiller le génie, en s'emparant de l'esprit intégral ? (II, 117). Magique et génial sont des termes interchangeable. Le génie doit se relever de son refoulement et de sa déchéance pour retrouver, consciemment cette fois, le génie originel. Le talent, ingénieux, définit : chaque chose lui est unique. L'inspiration, géniale, infini [*sic*] : tout lui est un (III, 71). L'aptitude de l'esprit à se ressaisir dans sa toute-puissance de droit, le don du miracle perpétuel, tout l'idéalisme magique conduit à cette exaltation du génie et de l'inspiration.

Le génie est poétique, la poésie est géniale (III, 178). Est poétique toute révélation de l'esprit en liberté, toute provocation à la liberté de l'esprit.

L'esprit, dès qu'il s'émancipe du réel, ne peut être que poète... Il est fâcheux que la poésie ait reçu un nom spécial et que les poètes constituent une classe à part. Elle n'est rien de particulier. Elle est la manière d'agir propre à l'esprit humain. Chaque homme « poétise » à chaque minute... Chaque amoureux pareillement... L'amour est-il rien d'autre que la plus haute poésie naturelle ? (IV, 175). Ce que l'on nomme d'habitude poésie est poésie à la seconde puissance, poésie de la poésie.

... *La poésie est le réel absolu*. C'est là le cœur de ma philosophie. D'autant plus poétique, d'autant plus vrai... (III, 11).

... Le poète comprend mieux la nature que la tête scientifique (III, 4).

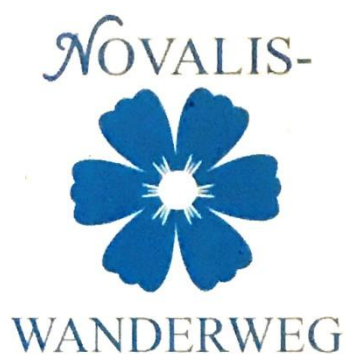
Il dépend seulement de la faiblesse de nos organes et de la sécession de l'esprit avec lui-même que nous ne nous apercevions dans un monde de fées. Tous les contes sont simplement des rêves de cet univers natal qui est partout et nulle part (II, 310).

Il suffit d'éveiller l'esprit, de stimuler nos organes, pour qu'à travers les apparences figées par l'habitude transparaisse l'intuition magique des objets, ensemble, dans leurs entrelueurs [*sic*]. La poésie, comme le génie, est un don et une conquête : un idéal... Tout est appelé à devenir poésie. L'univers n'est-il pas appelé à devenir esprit en liberté (III, 5). Que l'esprit s'empare de sa toute-puissance magique, ou géniale, ou transcendante, et le voilà poète... Maîtres de l'accorder de l'imagination, nous serons maîtres de notre destin poétique, capables de poétiser notre vie comme il nous plaît (III, 9).

... (Casuologie.) Nature prosaïque du ciel actuel et de la terre actuelle. Période, cosmique de l'utilité. Jugement dernier, début de la période nouvelle, cultivée, poétique (II, 312).

Poétiser le ciel actuel, la terre actuelle, notre vie présente, toute cette magie n'est possible que par leur moralisation : il faut éduquer la terre, éduquer la lune, élever la nature à la moralité... Le sein, c'est la poitrine moralisée, élevée à l'état de mystère (II, 196). Ces préoccupations éthiques, l'idéalisme magique les emprunte sans doute à l'idéalisme moral de Fichte. Comment la morale est-elle possible, se demandait Fichte ? Comment la magie est-elle possible, se demande Novalis ? Et il transpose la solution de Fichte : pour qu'il y ait une morale, il faut que la nature, champ de notre activité morale, ne nous soit pas étrangère, condition que réalise l'idéalisme, puisque la nature est produite par l'esprit. La magie requiert la même condition. L'activité morale et l'activité magique reposent donc sur le même postulat de l'idéalisme : la philosophie est au fond le mal du pays, la nostalgie de se trouver partout chez soi (II, 179).

[A suivre]



NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- Novalis-Wanderweg, à Artern (Thuringe), 2017.

Documents littéraires et témoignages

- Louis Ducros, « Le romantisme allemand » (suite et fin), *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885.
- Claude Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930.
- « Poèmes de Novalis », traduits par Jean Ricci et Fernand Marc, *Comœdia*, 6 novembre 1943.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-17.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2017